

La conception du personnage de Siegfried a été, pour Wagner, l'idée mère de l'ensemble de la Tétralogie et son point de départ. Avant d'avoir formé le dessein d'écrire quatre drames successifs sur l'*Anneau du Nibelung* [*Der Ring des Nibelungen*], Wagner avait déjà composé un poème intitulé la *Mort de Siegfried*. Ce poème se trouve parmi les écrits du maître, qui l'a largement utilisé dans le *Crépuscule des dieux* [*Götterdämmerung*].

C'est alors que Wagner, comprenant par quelles fortes attaches son drame se liait aux événements antérieurs et voyant par combien de puissantes racines il plongeait dans le riche terrain de la légende du Nord, se résolut à traiter son sujet avec toute l'ampleur de développements qu'il comportait et coordonna, en un ensemble de quatre poèmes, les traditions complexes de l'Edda scandinave.

Néanmoins, en donnant à son œuvre une signification nouvelle et supérieure, en créant notamment l'admirable figure de Wotan, Wagner ne laissa pas s'affaiblir l'éclat dont le véritable héros de sa conception, Siegfried, devait rayonner, mais loin de l'éteindre sous // 776 // l'amas des épisodes et des personnages, il ne l'entoura d'obscurité que pour mieux le faire resplendir. Au milieu des êtres de violence, d'appétits ou de tristesse qui peuplent cet immense décor, Siegfried demeure en pleine clarté, plus lumineux de toutes ces ténèbres et plus divin encore que les dieux. Il est la personnification de la force ardente et jeune, de l'héroïsme qui s'ignore, de la vie impétueuse et débordante, heureuse d'elle-même et heureuse du péril, pour qui toute lutte est un jeu et toute victoire un étonnement. Siegfried marche au milieu des plus noires embûches et les déjoue par le seul pouvoir de sa joyeuse inconscience; du haut de leur Walhalla les dieux se penchent pour l'épier, les Nibelungen surgissent des entrailles de la terre, attentifs à l'éclair de son épée devenue l'arme même du Destin, mais que le monde, autour de lui, se fasse sourire ou menace, le héros ne connaît d'autre loi que celle de la libre expansion de son être, et c'est avec le même rire sonore qu'il change la face du monde et qu'il marche à son propre trépas.

La troisième journée de l'*Anneau du Nibelung* [*Der Ring des Nibelungen*], tout entière consacrée à retracer les exploits de la jeunesse du héros, forme le contraste le plus heureux avec la partie précédente: après le pathétique grandiose de la deuxième journée, nous ressentons d'autant plus vivement le charme irrésistible de *Siegfried*. Mais ne cherchez point ici de véhémence tragique non plus que ce souffle orageux qui emporte l'action de la *Walkure* [*Die Walküre*] vers son dénouement. De drame proprement dit il y en a peu ou point, du moins il s'attarde et se complaît en maints épisodes pleins de couleur et de gaieté ou en maintes délicieuses songeries. La *Walkure* [*Die Walküre*], c'était le torrent d'hiver qui tombe des glaciers et se rue aux précipices avec un sauvage fracas d'arbres brisés et de granits arrachés; *Siegfried*, c'est le beau fleuve qui coule lentement dans un merveilleux paysage de Mai: // 777 // les fleurs des rives, la flamme du soleil, les beaux nuages de pourpre se mirent dans la moire mouvante de ses ondes; il les reflète longuement et, s'en va, comme à regret, perdre leur image dans les vagues sans repos de la mer...

Au lever du rideau, nous entendons le bruit du marteau sur l'enclume. Nous voyons l'intérieur de la caverne de Mime, grande ouverte sur la forêt ensoleillée, avec, au fond, une forge naturelle taillée en plein roc. Le Nibelung est là, courbé sur son ouvrage, affairé et attentif. Il forge une épée. Le motif saccadé du *travail des Nibelungen* rythme son martellement. Mais il s'interrompt bientôt, découragé: «Peine sans but! Labeur sans fruit! s'écrie-t-il, la meilleure épée que j'aie forgée jamais, l'épée qui tenait ferme au poing des Géants, ce terrible jouvenceau l'a fait voler en éclats comme si j'eusse travaillé quelque jouet d'enfant!» Et Mime se perd dans ses réflexions: Fafner, le terrible Dragon est gisant là-bas sur son trésor. La force juvénile de Siegfried viendrait à bout du monstre si seulement le héros brandissait une épée solide. Car là est le but de Mime: il a élevé Siegfried dans l'espoir de lui faire conquérir à son profit le trésor des Nibelungen et d'arriver à posséder, avec le heaume magique, l'anneau qui donne la domination du monde. Mais comment forger pour Siegfried une épée assez forte? Il en est bien une qu'il ne pourrait rompre, l'épée de Siegmund que brisa jadis la lance de Wotan, mais lui, Mime, n'en peut, malgré tous ses efforts, ressouder les tronçons. Et le nain, désespéré, se remet à frapper avec acharnement.

Soudain, voici retentir un rire éclatant, Siegfried paraît à l'entrée de la caverne; il amène avec lui un ours qu'il force d'avancer en le fustigeant d'une branche d'arbre; il pousse l'animal vers Mime épouvanté: «Va! crie le héros, demande-lui des nouvelles de l'épée!» et // 778 // il ne renvoie son prisonnier que lorsque le Nibelung lui a assuré que l'arme est prête.

«Eh quoi! ce fétu! est-ce là une épée?» s'écrie Siegfried, brisant le travail de Mime sur l'enclume. Et le héros dépité accable le nain de sarcasmes et de gronderies. En vain, Mime, avec une hypocrisie douceuse et comique, s'efforce de l'apaiser. Siegfried ne veut rien entendre. Au contraire, les protestations de Mime achèvent de l'exaspérer. «Pourquoi, Mime, ne puis-je te souffrir? Tu dis être mon père? Pourquoi te ressemblé-je aussi peu qu'un poisson brillant à un crapaud? Qui est ma mère? Où est-elle?» Et comme le nain balbutie de ridicules explications, Siegfried bondit sur lui. «Allons! crie-t-il, dis-moi quels sont mon père et ma mère!»

Alors, Mime se décide à parler: il dit la douloureuse aventure de Sieglinde mourante dans la forêt et comment elle succomba en mettant au monde l'enfant qu'il a recueilli; il entremêle son récit de doléances piteuses, énumérant tous les bienfaits dont il a gratifié Siegfried, et finalement il apporte, à l'appui de son dire, les tronçons de l'épée que lui remit Sieglinde agonisante.

Siegfried regarde l'arme brisée: «Vite à l'ouvrage! dit-il, c'est cette épée qu'il faut me forger! Je veux m'enfuir, joyeux, par le vaste monde, m'éloigner d'ici, m'éloigner de toi, Mime, rapide comme le vent à travers la forêt, afin de ne jamais te revoir!»

Le héros s'élançe hors de la caverne. Mime est seul de nouveau, tenant dans ses mains les débris de cette épée qu'il ne peut reforge.

Grande est sa perplexité. Tout à coup, un personnage mystérieux se dresse sur le seuil de la demeure du Nibelung. Wotan, sous l'aspect d'un voyageur, enveloppé d'un ample manteau, un chapeau à larges bords rabattu sur son visage, s'avance lentement vers le foyer, appuyé sur sa lance runique. Mime, effrayé, lui fait mauvais accueil; mais // 779 // Wotan s'installe malgré lui, offrant sa tête comme prix de l'hospitalité, s'il manque de répondre aux trois énigmes que son hôte lui proposera. De même la tête de Mime appartiendra au Voyageur s'il reste muet à ses questions. Bon gré, mal gré, le nain doit céder. Il se décide alors à questionner alternativement son hôte sur les Nibelungen, les Géants et les Dieux. Wotan répond. C'est le tour de Mime. Les deux premières demandes du Voyageur, sur l'origine de Siegfried et sur l'épée qu'il devra brandir pour tuer Fafner, ne l'embarrassent pas: il y répond allègrement, satisfait de sauver sa tête à si bon prix; mais à la troisième question: «Qui devra reforge l'épée?» il s'embrouille et ne sait que dire. Alors Wotan se lève: «Tu m'as mal accueilli, tu m'as mal questionné, dit le Voyageur divin. Celui qui n'a jamais connu la peur reforge, seul, l'épée. Ta tête m'appartient, je la lui abandonne.»

Wotan s'éloigne; une terreur folle s'empare de Mime: il voit s'ouvrir devant lui l'épouvantable mâchoire de Fafner, il croit entendre ses os craquer sous les dents du monstre, et pousse des cris perçants, quand Siegfried reparait. Le nain, mal remis de sa frayeur, répond à peine au héros qui s'informe avec impatience de l'épée. «L'épée, dit Mime encore tremblant, l'épée, comment pourrais-je la refondre? Celui qui n'a jamais connu la peur reforge, seul, l'épée! » Et le voici qui explique à Siegfried ce que c'est que la peur. Il la dépeint au héros candide comme une volupté mystérieuse qu'il lui fera connaître, s'il veut se laisser conduire devant l'autre de Fafner.

Mais Siegfried ne songe qu'à son épée: il suivra Mime, mais il lui faut avant tout l'arme qu'il désire. Et comme le nain avoue son impuissance à refondre les débris d'acier, Siegfried saisit l'épée brisée et commence lui-même à la forger. Le feu s'allume et gronde dans le foyer, l'acier rougit et pétille en mille étincelles sous // 780 // les coups multipliés du marteau. Mime, stupéfait, regarde faire Siegfried. Pendant que le héros travaille en chantant à gorge déployée, le nain prépare le breuvage empoisonné qui devra le défaire du vainqueur du Dragon et le rendre maître de l'anneau. Bientôt les coups de marteau se précipitent, l'épée est refondue et Siegfried, l'élevant triomphalement en l'air, fend en deux, d'un seul coup, l'enclume sur laquelle il vient de la forger, tandis que le Nibelung se laisse choir, épouvanté du prodige.

Au second acte, nous sommes en pleine forêt, devant l'autre de Fafner. Alberich et Wotan se rencontrent dans la nuit. Alberich invective déjà son ancien ennemi, l'accusant de vouloir remettre la main sur ses richesses. Mais Wotan l'arrête d'un mot: il est venu pour voir, non pour prendre part au débat. Siegfried n'est pas sa créature: qu'il triomphe ou qu'il succombe, il est libre. Et le dieu, s'avançant vers la caverne où dort Fafner, l'éveille et le met en garde contre le héros qui vient, pour mieux se défendre de protéger Siegfried. Alberich aussi crie au Dragon: «Donne-

moi seulement l'anneau, et tu vivras en paix et longtemps, possesseur du trésor!» Mais on entend le monstre répondre dans un bâillement: «Je repose et je possède: laissez-moi dormir!»

«Je te cède la place, dit en s'éloignant Wotan à Alberich, arrange-toi avec Mime, ton frère!»

La scène reste vide, le jour se lève, Mime entre avec précaution, suivi de Siegfried, que bientôt il abandonne devant la caverne où sommeille le Dragon.

Siegfried, resté seul, s'étend sous un grand arbre et se prend à rêver. Il songe à son père, qu'il n'a jamais connu, à sa mère, dont il ne peut se figurer l'image. Il prolonge longtemps sa songerie, les yeux perdus au dôme de verdure que la forêt fait bruire au-dessus de sa tête. Tout s'éveille lentement autour de lui: la brise chante // 781 // dans les ramures, la voix d'un oiseau s'élève dans le doux frémissement des feuillages; Siegfried l'écoute, ravi; il lui semble entendre pour la première fois cette charmante mélodie. Il y voudrait répondre, converser avec le chanteur ailé. Mais comment comprendre son doux gazouillement ? Sans doute en l'imitant! Le candide adolescent, ayant taillé un roseau, s'essaye à reproduire le chant finement modulé, mais bientôt, dépité, il jette loin de lui le grossier chalumeau et saisit le cor d'argent qui pend à sa ceinture: puisse la fanfare attirer un bon compagnon!

Au bruit du cor, Fafner sort de son antre. Sa tête monstrueuse émerge des anfractuosités du roc. Siegfried l'aperçoit et s'élançe. La vue du Dragon le laisse sans effroi et, comme Fafner se prépare à le dévorer, il se précipite l'épée haute. Voici bientôt gisante la bête épouvantable, portant au cœur l'arme terrible du héros.

Le sang du Dragon brûle la main de Siegfried. Il porte rapidement les doigts à ses lèvres. Dans la forêt redevenue silencieuse, la voix de l'oiseau s'élève encore. Mais, ô merveille! cette fois Siegfried comprend son langage! Le sang de Fafner a accompli un prodige. «Hé! chante l'oiseau, Siegfried est maintenant maître du trésor! le heaume magique et l'anneau sont à lui, il le trouvera dans la caverne, le signe qui le fera Maître du Monde!» Et Siegfried disparaît dans l'antre, avec un doux merci pour le précieux conseil.

Cependant les puissances ennemies veillent. Alberich et Mime se rencontrent, et voici les deux gnomes pleins de colère, exaspérés par l'envie et par la haine, les ongles en avant, la bouche tordue par l'injure. Ils font valoir leurs droits au trésor. «Qui a forgé le heaume?» glapit Mime. «Qui arracha l'or au gouffre en maudissant l'amour?» réplique Alberich. Et leur dispute s'envenime encore, aucun ne voulant céder, quand Siegfried reparaît, l'anneau terrible à son doigt, le // 782 // heaume magique pendu à son côté. Alberich s'éloigne en grondant, et Mime s'approche de Siegfried avec force grimaces, et genuflexions.

L'oiseau chante de nouveau, tandis que Mime avance, il avertit Siegfried de la trahison du nain au cœur faux et mauvais. Sous les paroles doucereuses de Mime, Siegfried devine son sinistre projet. Le gnome perfide, trop sûr de réussir, se trahit lui-même par son langage et, lorsqu'il insiste presque furieusement pour faire boire au héros le breuvage empoisonné qui doit le rendre à sa merci, Siegfried le frappe de son épée et l'étend mort sur la terre, pendant qu'on entend l'éclat de rire farouche d'Alberich.

Siegfried est seul de nouveau: il se sent las, son front brûle; le grand tilleul l'invite au repos sous son ombre, et il s'étend, les bras réunis sous la tête, les yeux au ciel. Alors retentit merveilleusement la voix prophétique de l'oiseau: «Hé! Siegfried, chante-t-il, je sais pour toi la plus superbe des femmes! Elle dort sur un rocher élevé, la flamme embrase sa demeure; qui traverserait le foyer ardent et éveillerait la Fiancée aurait Brunnhilde [Brünnhilde] en partage!»

Siegfried se dresse: «Chant très suave! Conduis-moi là-bas vers le rocher, tendre ami! Dis-moi, doux chanteur, pourrai-je traverser le feu? Est-ce moi qui dois éveiller la Fiancée?» Et comme il prête l'oreille, attentif à la réponse, l'oiseau chante encore: «Jamais un lâche n'éveillera Brunnhilde [Brünnhilde] et n'obtiendra la Fiancée: ce sera seulement celui qui ignore la peur!» Alors Siegfried s'élanche avec un rire de ravissement: «L'Enfant stupide qui ne sait ce qu'est la peur, mon oiseau, oui, c'est bien moi! Enseigne-moi le chemin! je suivrai le battement de tes ailes!» Et l'adolescent charmé, guettant de branche en branche le vol du guide ailé qui le conduit vers Brunnhilde [Brünnhilde], s'éloigne rapidement dans l'épaisseur de la forêt. // 783 //

Le troisième acte débute par une scène grandiose: debout devant la montagne de rochers au sommet de laquelle sommeille Brunnhilde [Brünnhilde], Wotan évoque Erda, la Voyante, la Sagesse originaire qui médite, dans un sommeil clairvoyant, sur l'origine des choses et sur la fin des êtres. La voix du dieu domine le déchaînement de la tempête. Mais il interroge en vain la prophétesse, Son savoir est épuisé. Le lien qui unissait Erda et Wotan est rompu. «Tu n'es plus ce que tu crois être!» s'écrie la déesse. «Tu n'es plus celle que tu crois, réplique le dieu. Omnisciente, ta sagesse pâlit devant ma volonté. Sais-tu le désir de Wotan: la fin! Je cède l'empire du monde aux êtres éternellement jeunes: Brunnhilde [Brünnhilde] en s'éveillant sous les baisers de Siegfried accomplira l'action rédemptrice de l'univers; l'amour rachètera la malédiction d'Alberich. Librement et joyeusement, j'abandonne mon héritage! Plonge au gouffre, Erda! retourne à l'éternel sommeil!»

A peine Erda a-t-elle disparu que Siegfried paraît, conduit par le vol de l'oiseau. Wotan calme, d'abord, répond sans colère aux questions du héros qui s'irrite de le voir là, sur sa route. Mais bientôt, et comme malgré lui, le dieu se retrouve et se dresse menaçant devant Siegfried: «Toi qui ne crains pas la mer de flamme, dit-il, ma lance t'interdit ce chemin. Comme elle mit jadis en morceaux l'épée que tu brandis, qu'elle la brise à présent de nouveau!» «Est-ce l'ennemi de mon père que j'ai là devant moi? s'écrie

Siegfried, alors j'accomplis ma vengeance sacrée: pousse ta lance, et mon épée la mettra en pièces.» Il frappe sur l'arme divine taillée d'une branche du frêne du monde; un éclair jaillit, la lance de Wotan tombe brisée à ses pieds. Le dieu la ramasse et s'éloigne en murmurant: «Va ton chemin, je ne puis t'arrêter.»

Cependant la flamme protectrice qui entoure le rocher de la Walkure descend jusqu'au pied de la mon- // 784 // -tagne [montagne]. Elle déroule ses nappes ardentes à l'approche de Siegfried et étend ses flots pourprés devant les pas du héros. Mais Siegfried, joyeux, s'élançe dans les vagues de feu sans hésiter, et l'on entend la fanfare de son cor s'éloigner par degrés derrière la muraille ardente qui se dresse furieusement.

Voici le sommet de la montagne. Brunnhilde [Brünnhilde] est endormie sous l'arbre où l'étendit Wotan. Ses armes la recouvrent. Siegfried s'avance, surpris, naïvement extasié. Ses regards tombent sur la Walkure; un sentiment étrange, indéfinissable, emplit son cœur. Est-ce là cette peur tant cherchée, cette volupté mystérieuse qu'il brûlait d'apprendre? Il tremble de rompre le charme. Mais cette belle vierge qu'il contemple éperdument doit-elle rester toujours ainsi, ses yeux ne doivent-ils pas s'ouvrir?... Il pose un long baiser sur les lèvres de la dormeuse. Siegfried réveille Brunnhilde [Brünnhilde].

Une lumière divine rayonne sur les deux amants, un souffle de bénédiction passe sur leur tendresse, mêlant une sorte de consécration religieuse à leurs élans enthousiastes. Tout en eux et autour d'eux n'est que sérénité, pureté, splendeur calme et joie débordante... Mais bientôt le feu des sens s'insinue au cœur de Siegfried. Il veut Brunnhilde [Brünnhilde] tout entière. La vierge troublée le supplie en vain: «Ne brise pas ta chérie! aime-toi toi-même, respecte-moi», implore-t-elle. Mais l'impétueux désir s'allume plus brûlant dans le sang du héros. «Éveille-toi! Brunnhilde [Brünnhilde], éveille-toi complètement, sois à moi», s'écrie-t-il. Et ce n'est que lorsque la Walkure se dresse menaçante et se retrouve fille des dieux qu'il la lâche involontairement: «Ah! la peur que j'ignorais, la peur que tu venais à peine de m'apprendre, dit-il, il me semble, sot que je suis, que je l'oublie à présent tout à fait!» Alors Brunnhilde [Brünnhilde], désarmée par cette héroïque naïveté, se jette dans les // 785 // bras de son vainqueur. En souriant elle veut l'aimer et s'aveugler avec lui, en souriant elle veut courir à l'abîme et s'y précipiter: «Eteins-toi, monde resplendissant du Walhalla, Nornes, brisez le fil des Runes, Crépuscule des Dieux, enténébre l'espace! L'étoile de Siegfried me luit à présent! Siegfried est pour toujours mon bien et mon héritage, mon Tout unique: amour rayonnant! souriante mort!» Et la fille de Wotan se jette dans les bras du héros.

L'esprit même de la musique semble avoir inspiré ce drame lumineux; il en est tellement pénétré et vivifié qu'il semble impossible de reconnaître le point de fusion des deux arts. Ce n'est pas le poème qui se fait musique, mais bien plutôt la musique qui se fait poème, et il faut avoir assisté à la représentation d'une telle action lyrique pour comprendre

comment la parole, le geste et la symphonie peuvent se confondre et s'harmoniser au point de former un verbe sonore d'une force expressive aussi neuve qu'irrésistible. Depuis le commencement de Siegfried jusqu'à la fin, nous sommes sous le charme: l'orchestre enveloppe la scène d'une atmosphère musicale si pure, il sort de ses profondeurs un flot si abondant de mélodies charmantes et graves, d'harmonies puissantes et délicieuses, la musique se transforme si aisément en action vivante qu'il semble vraiment que nous soyons transportés par magie dans quelque merveilleuse contrée où les hommes parleraient naturellement un langage ineffable et supérieur.

L'idée qu'a eue Wagner «d'amener dans le lit du drame le riche torrent de la symphonie Beethovenienne» et qu'il a appliquée avec une hardiesse géniale, éclate ici en développements luxuriants. La symphonie emporte l'action du commencement à la fin de chaque acte, sans froids arrêts ni banales redites. Elle reflète l'âme du drame et nous la dévoile pour ainsi dire à chaque mot. Il semble que nous voguions sur un océan // 786 // sonore dont toutes les vagues laisseraient transparaître le fond merveilleux de la mer.

Si l'on cherche à détacher les épisodes musicaux les plus saillants, il faut citer, au premier acte, la fonte de l'épée, au second la scène de la forêt où Siegfried converse avec l'oiseau, au troisième l'évocation d'Erda, la traversée du feu et le réveil de Brunnhilde [Brünnhilde]. Mais il serait coupable de tenter de détacher ces fragments du fond sur lequel ils ressortent avec un tel éclat. Il vaut mieux prendre le tableau en entier et reconnaître que tout l'ouvrage est un véritable prodige d'imagination musicale.

La représentation de *Siegfried* à Covent-Garden a été sensiblement meilleure que celle de la partie précédente. Nous avons bien eu encore à regretter quelques suppressions, mais nous devons reconnaître, au moins, que cette fois elles ne portaient pas sur des passages essentiels et qu'elles ne rendaient pas l'ouvrage inintelligible. C'est déjà quelque chose. De plus, il y avait une plus grande cohésion entre les différents interprètes. L'orchestre était mieux fondu et plus d'aplomb. Bref, l'impression que nous avons emportée de cette soirée a heureusement effacé le désagréable souvenir que nous avons conservé de l'exécution de la *Walküre* [Die Walküre].

Est-ce à dire que nous avons eu, de *Siegfried*, une représentation soignée au point de ne laisser rien à désirer? Non certes, nous venons de dire pourquoi: il n'y a pas d'exécution supérieure sans une scrupuleuse exactitude, et toute interprétation qui manque volontairement à cette condition essentielle se condamne d'avance elle-même, sinon à la médiocrité, du moins à ne pas s'élever au-dessus de l'ordinaire. Malgré la bonne volonté des chanteurs et de l'orchestre et le louable effort de chacun, l'exécution de *Siegfried* était donc ordinaire, étant incomplète.

Pourtant, les éléments dont disposait le théâtre de // 787 // Covent-Garden étaient vraiment au-dessus du commun: des chanteurs

aussi familiarisés que possible avec leur rôle, quelques-uns d'entre eux, même, tout à fait remarquables comme, par exemple, M. Lieban, un orchestre nombreux et discipliné, conduit par un chef émérite, que manquait-il à cet ensemble d'artistes pour accomplir l'identification complète, la fusion absolue entre eux et l'œuvre? Pourquoi n'avons-nous pas ressenti là cette impression d'art transcendant que peut-être les mêmes artistes nous eussent fait éprouver à Bayreuth? C'est que, mettant à part l'influence du milieu et la question de fidélité, il manquait avant tout, à l'interprétation de *Siegfried*, cette impulsion supérieure, cette haute direction qui sait unir toutes les énergies et établir de la salle à la scène un courant d'irrésistible sympathie. A Covent-Garden chacun, sans doute, avait du talent, pris séparément; à Bayreuth, on en a quelquefois moins, individuellement, mais tout le monde paraît en avoir davantage, parce que tout le monde en a ensemble.

M. Alvary est un *Siegfried* très remarquable, et il nous a grandement satisfait par son jeu et sa diction nettement accentuée. Cet artiste est certainement un de ceux qui peuvent le plus heureusement jouer ce rôle difficile. M. Lieban, nous l'avons dit, est excellent. Il fait du personnage de Mime une figure extrêmement pittoresque et caractéristique. De plus, il chante le rôle avec une sûreté qui dénote un musicien parfait. M. Reichmann a les mêmes qualités et les mêmes défauts que dans la *Walküre* [*Die Walküre*]. Son Wotan n'est décidément guère celui du poème. Mme Bettaque [Senger-Bettaque], qui faisait Brunnhilde [Brünnhilde], a de la chaleur et chante avec goût; mais nous l'aimions mieux en Sieglinde. Mlle Traubmann faisait la voix de l'oiseau sans beaucoup de charme.

**LA REVUE HEBDOMADAIRE, 30 juillet 1892, pp. 775-787.**

Journal Title: LA REVUE HEBDOMADAIRE  
Journal Subtitle: Romans – Histoire – Voyages etc.  
Day of Week: Saturday  
Calendar Date: 30 JUILLET 1892  
Printed Date Correct: Yes  
Volume Number: TOME II  
Year: 1<sup>er</sup> ANNÉE  
Pagination: 775 à 787  
Issue: Livraison du 30 juillet 1892 (10<sup>e</sup> livraison)  
Title of Article: CHRONIQUE MUSICALE  
Subtitle of Article: REPRÉSENTATIONS WAGNÉRIENNES A LONDRES: III. *SIEGFRIED*  
Signature: Paul Dukas  
Layout: Internal main text  
Cross-reference: 16 JUILLET 1892, 23 JUILLET 1892, 6 AOÛT 1892